

# Voyance et vision ou le paysage du corps chez Pierre Jean Jouve « En emblème, comprends l'impasse et la charnière »

Henry Bauchau

Volume 15, numéro 3-4 (87-88), 1973

Parole, poème, sacré

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30374ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bauchau, H. (1973). Voyance et vision ou le paysage du corps chez Pierre Jean Jouve : « En emblème, comprends l'impasse et la charnière ». *Liberté*, 15(3-4), 168-171.

## *Voyance et vision*

*ou le paysage du corps chez Pierre Jean Jouve*

*« En emblème, comprends l'impasse et la charnière »*

Retour à Soglio, accroché comme un de ses troupeaux de chèvres aux pentes de cet été brûlant. Un souffle aride et vertigineux monte de la vallée et occupe les prés où le ciel est d'un bleu très fou. Le bleu des poèmes de la folie d'Hölderlin et du songe des « Années profondes », le bleu du mythe d'Hélène éclairant « entre le violet, le blond et le rouge éteint » « ... ta terrible Chevelure celle qui me faisait délirer ».

J'avance avec peine dans la chaleur, comme on fait en rêve dans la chevelure, me disant que la singulière grandeur de Pierre Jean Jouve est d'avoir su concilier sa folie — et la nôtre — avec la justesse de l'expression et le sentiment des présences réelles. Je me sens troublé aujourd'hui, criblé par une angoisse secrète. J'erre en vain dans la prairie qui surplombe le sentier en lacets où Léonide rencontre Hélène vêtue de mousseline claire et « toute pareille au Phénomène futur ». Je suis chassé du jardin de la Cas'alta où s'attablent les touristes mais je ne retrouve pas le long du torrent la lumière sous-marine que j'avais aimée autrefois ni le cours nonchalant de la promenade dans les vergers. C'est l'ombre, c'est la profondeur de l'ombre, son vert soucieux mêlé de noir, qui m'attire aujourd'hui vers l'église et l'étroit cimetière qui domine la vallée et regarde, sur l'autre bord, les pentes de la Disgrazia

« Où les cinq dents d'argent difformes du malheur

Luisent »

Je m'assieds sur le mur qui surplombe le versant et laisse venir à moi les bruits du village et le fracas léger du Bergell qui s'étire, tout en bas, entre les prés et les forêts. Les premiers nuages commencent à s'élever d'Italie et, avec l'innombrable musique d'insectes, on sent monter l'odeur des regains.

« C'est ici que vécut incomparable Hélène »

C'est dans ce lieu clos par l'église blanche, le mur de soutien et l'immense paysage qu'Hélène est née. C'est ici, qu'à travers images et langage, elle vit et ne cesse de grandir en existence.

« Un soupir bleu mais des déchirures pensives »

Il y a une douleur qui naît de cette existence de l'autre monde et de la séparation perpétuelle qu'elle implique, il y a une souffrance mais aussi un secret plaisir

« Qu'il est doux

De sentir la main savoureuse du ciel

Fouiller la place vide où se trouvait le coeur... »

Le premier acte de la Genèse Jouvienne est la reconnaissance de « l'ancien lieu » où s'effectue la séparation de l'éternelle vivante et de la morte infinie. Ce lieu est dit « de verdure et d'argent », il est composé de la matière même et des couleurs qui frappent mes yeux, lorsque je les ferme à demi, comme j'y suis contraint par la folle clarté. Le paysage « dans la pleine lumière des allusions » devient femme et la femme géologie « inhumaine inimaginable en robe à traîne », tandis qu'un échange essentiel ne cesse de s'accomplir entre la vision du réel et la réalité de la voyance

« Qu'elle était belle vêtue de rochers

Et costumée des fleurs de l'herbe. »

Les maisons, les granges et les prés des hommes qui travaillent, leur action sur le paysage fabuleux font partie de la métamorphose

« ... Dans les grands soirs

Des maisons hautes blanches et nues grillagées... »

L'histoire d'Hélène, son histoire naturelle et son histoire sainte sont gardées par l'écrit lucide et le poème typographique, mais elles sont aussi lisibles dans le parcours de la

lumière et l'écriture des montagnes qui dit l'inceste, la passion du ciel

« ... et les douces pensées

de son ombre et comme elle sut bien mourir ... »

J'abandonne du regard la Disgrazia, ses lieux de culte, les enroulements baroques et les dômes de nuages de l'Ancien Testament. Je me détourne, je me retourne vers la loi nouvelle

« On voit ici ses larmes

Conservées dans le couloir vert du cimetière »

J'éprouve une lassitude, assez de gloire et de matière céleste, assez de batailles d'astres et de mythologies dans les hauteurs.

« Un immense noyer endormi par le jour » me ramène au sol, au versant d'ombre qui porte les questions du soleil déclinant

« Hélène aimait-elle glaciers et noyers

Passait-elle son bras nu sur ces montagnes »

Dans la mémoire, à ce passage du jour et du texte, se découvre une amertume, une trace de sang et d'or, qui remonte de Jouve à Baudelaire et, plus loin, jusqu'à ce poids de mélancolie qui pèse sur les « Femmes d'Alger » abandonnées par Delacroix dans l'attente indéfinie du signe et du sens. Est-ce à ce monde clos par le bras nu d'Hélène, à ces montagnes captives de leur image qu'aboutissent les hautes chaînes des interrogations Jouvienues ? Non, car au sommet du pays d'Hélène la mort impose un accord déchirant. Les rochers, la femme, son mythe et son jeu d'amour et le corps même de la beauté sont « découpés par le soleil des funérailles ». Le poème, avec son sol musical et son paysage surnaturel, est renversé du socle de lumière et précipité dans le temps imparfait et la fantastique espérance.

« Et le soleil se déchirait religion pure »

Avec le soleil c'est toute la poésie qui se déchire et son véhicule intérieur « la pauvre, la belle puissance érotique humaine ».

On peut du soleil — ou du poème — remonter à Hélène et d'Hélène, à travers Lisbé et la Capitaine, aux premières terreurs de l'enfant et aux premiers chants de la terre dans le sein maternel. Mais, comme je puis le voir en ce lieu dans le mouvement de la lumière qui ne cesse de croître et de s'ap-

profondir dans la direction du Couchant, ce n'est pas la voie qui épouse le mieux la démarche essentielle de Pierre Jean Jouve. Sa poésie et son roman, durement fondés sur les événements initiaux, les élargissent à tout le paysage de la vie. D'un incomparable coup d'aile et par un mouvement circulaire, Jouve ne cesse d'étendre sa vision et sa voyance aux dimensions méconnues de l'âme humaine et de les faire participer à la totalité de l'aventure de la matière et du temps. « Par l'impasse et la charnière », par l'acte de désespoir et d'énergie, l'oeuvre — ou l'ouverture — de Pierre Jean Jouve tend à se relier à tout l'univers. Elle énonce et elle annonce, dans son mystère et dans son corps, le Phénomène futur.

HENRY BAUCHAU